
BEYROUTH VAGABOND

Pascale Feghali

IESAV, Université Saint-Joseph de Beyrouth

ABSTRACT | A partir des récits de trois personnages filmés : Abou Youssef, un sans-abri qui occupe le jardin public de Sanayeh, le garde de sécurité d'un immeuble en ruines dans le quartier des grands hôtels et Fatmé sortie d'un terrain vague de ce même secteur, cet article nous introduit au cœur d'un Beyrouth vagabond, fait d'histoires et de contre-histoires, se nourrissant du réel pour mieux s'en détacher et où la vérité ne représente plus un enjeu. Des cartographies narratives tirées des récits des personnages, auxquelles viennent se greffer des rumeurs ainsi que des versions superposées, permettent d'ancrer les histoires dans des espaces et de les rattacher à la ville de Beyrouth et à ses extensions. Derrière ces portraits se trouvent une anthropologue-cinéaste, Pascale Féghali et une artiste, architecte et archéologue, Paola Yacoub, qui, par leurs recherches et leurs pérégrinations en ville, questionnent, à travers des personnages non inventés mais qui se réinventent par leurs récits, le rapport entre réel et imaginaire.

MOTS-CLÉS | Beyrouth – Marginalité – Biographie – Autobiographie – Utopie – cinéma – Anthropologie.

Introduction

Une ville est une succession de lieux, d'espaces agencés, entremêlés ou séparés, de vides, d'histoires réelles sur lesquelles viennent se greffer des récits imaginaires.

Cet article¹ propose des regards sur Beyrouth à partir de portraits filmés :

- Abou Youssef, un sans-abri qui occupe le jardin public de *Sanayeh*, le quartier des arts et métiers ;
- le garde de sécurité d'un immeuble en ruines dans le secteur des grands hôtels de Beyrouth et une apparition, Fatmé, sortie des bas-fonds de ce quartier.

A partir de certains lieux de la ville ayant des caractéristiques propres, les personnages proposent des discours entre le réel et l'imaginaire, nous introduisant au cœur d'un Beyrouth insaisissable et vagabond.

Au cours d'une enquête filmique menée en anthropologie visuelle dans le quartier des arts et métiers *Sanayeh* à Beyrouth de 2001 à 2005, un personnage, Abou Youssef, se démarquait des autres. Il occupait un des bancs du jardin public de *Sanayeh*.

Abou Youssef n'a pas de domicile fixe : il fabrique des paniers pour vivre. Il tisse ses paniers à l'aide de fils de téléphone colorés qu'il obtient en démontant un câble. Il agence les différentes couleurs et expose le produit fini à la vente, ce qui lui permet de gagner sa vie de manière honorable. Dès 7h30, Abou Youssef s'astreint à venir travailler au jardin. Il termine normalement sa journée vers 15h30. Il s'est imposé une régularité dans le travail ainsi que des horaires stricts lui permettant d'instaurer une normalité dans sa vie quotidienne afin de ne pas tomber dans la marginalité.

Je l'ai connu au cours de mes premières pérégrinations dans le jardin. Il formait un trio avec Nohad la vendeuse de café et Oum Hassan, une occupante du jardin, qui y passait la journée car elle vivait chez son fils et sa belle-fille ne la recevait que le soir pour dormir. A eux trois, ils avaient instauré un système d'autosubsistance financé par Nohad. Elle leur offrait à manger et à boire, se créant ainsi un réseau de fidèles sur place car sa présence dans le jardin n'était pas légitime mais tolérée par les gardiens du lieu. En effet, il était interdit d'exercer une activité commerciale dans le jardin de *Sanayeh*. Abou Youssef bénéficiait du même traitement car il pouvait y vendre ses paniers. Je passais donc du temps avec les trois occupants du jardin lors d'une première phase d'insertion avant de les filmer. J'attendais que la demande vienne d'eux et un jour Abou Youssef me demanda si j'avais ma caméra car il avait envie de raconter sa vie. Il en résulte un film de 13 minutes intitulé *Abou Youssef*.

¹- Cet article est une compilation de travaux antérieurs de l'auteur :

- Film *Abou Youssef*, (2007, Liban).
- Film *Paola Yacoub : portrait-robot*, (2013, Allemagne/Liban).
- Ouvrage : *Exploration filmique de Sanayeh, un quartier de Beyrouth*, Presses de l'IFPO, 2009, Liban.
- Conférence : "De l'autobiographie à la biographie" dans le cadre du colloque sur les Écritures de la mémoire, LAU, CNRS-IFPO, France.

Le discours d'Abou Youssef

J'ai passé trois mois avec elle.
Seulement...

il paraît qu'elle en aimait un autre
avant qu'on me la donne en mariage.
Un Palestinien, je ne sais d'où.

Je suis rentré de voyage...

Tu sais, les chauffeurs ramènent
des choses de l'étranger chez eux,
de la margarine, de l'huile, du fromage,
des boîtes de conserve,
des choses comme ça.

J'ai ramené tout ça à la maison,
j'ai sonné, il n'y avait personne.
J'avais la clé,
j'ai ouvert la porte,
j'ai déposé les affaires dans la cuisine,
elle n'allait pas tarder à rentrer,
elle devait être chez mes parents,
ou chez les siens, en visite quelque part.

J'ai alors entendu un bruit
dans la chambre à coucher,
un grand bruit.
Derrière la maison, il y a une ruelle
et la fenêtre de la chambre n'a pas de barreaux.
J'ai pensé qu'elle avait oublié de fermer
la fenêtre et qu'un voleur était entré.
J'avais un revolver car il y avait des vols
sur la route d'Arabie Saoudite.
Je l'avais toujours sur moi.
Si c'était un voleur, j'étais prêt à le tuer.
Je l'ai chargé, j'ai donné un grand coup
de pied dans la porte, elle s'est ouverte...
Elle était au lit avec le Palestinien.
Dans mon lit. Nus... comme Dieu les a faits.
Mon sang n'a fait qu'un tour.
Je leur ai dit : «Ne bougez pas !»
J'ai collé mon revolver sur la tempe

du gars, les balles ont traversé les deux têtes.
J'ai vidé tout mon chargeur sur eux.
J'ai été condamné à 15 ans de prison.
Il paraît que je n'aurais pas dû les tuer,
mais demander à deux voisins
de témoigner contre elle et j'aurais divorcé,
sans lui verser un sou.

J'ai été condamné à 15 ans.
Mais je n'ai purgé que la moitié,
plus trois mois.
J'ai été amnistié
sous Béchara el Khoury ...
Je suis sorti en 1950.

Eh oui, j'ai passé la moitié de ma vie
en prison, dont huit ans en Israël.

- *Combien?*

- Huit ans en Israël.

A ton avis, où ai-je appris ça?

Dans les prisons israéliennes !

SILENCE



Et depuis, tout s'est écroulé.
La souffrance, la détresse, la misère.

Ma mère me rendait visite en prison.
Les trois premières fois, j'ai refusé de la voir
parce que c'était de sa faute.
C'est elle qui m'avait trouvé cette femme
et j'ai été condamné à 15 ans de prison.
Je n'en voulais pas.
Finalement elle s'en est plaint
au directeur de la prison.
Elle pleurait : - Qu'est-ce que tu as ?
- Mon fils me rejette.

Il m'a convoqué.
Il y avait ma mère et mes sœurs.
Il m'a demandé: «Qui est-ce ?»
J'ai dit : «Il paraît que c'est ma mère».
- Comment ça, il paraît?
- C'est à cause d'elle que je suis là.
Il m'a dit: «Comment ça, à cause d'elle?»
Je lui ai raconté l'histoire.
Ma mère s'est jetée sur moi,
m'a embrassé, on pleurait tous les deux.
Après ça,
je pouvais les recevoir à l'intérieur.
non plus derrière les barreaux
mais dans le jardin de la prison.

J'ai vendu mon camion. Mes cousins
m'ont apporté l'argent en prison.
Le samedi, ma mère m'amenait des affaires.
Je lui versais de l'argent.
J'ai tout dépensé comme ça.
Et depuis...

- Et tes sœurs, elles sont où ?
- Elles sont mortes
La maison s'est écroulée sur elles
et sur ma mère.
- Toutes?
- Oui, quatre filles, j'étais le seul garçon.
Le seul garçon.
C'était pendant l'invasion israélienne...
J'étais en prison quand je l'ai appris.
Il y avait deux bateaux du Fateh sur le port,
l'aviation israélienne voulait les attaquer

et notre maison donnait sur la mer.
Nous avons reçu deux obus.
Elles étaient à la maison. Elles sont mortes.
On les a enterrées toutes ensemble.

SILENCE



Voilà pourquoi je suis tout seul.
Je n'ai que Dieu et les âmes charitables.
C'est tout.
Et je ne trouvais pas de travail.
On disait que j'étais trop vieux,
que ceux de mon âge
étaient à la retraite depuis déjà dix ans.
Alors j'ai appris à faire ça. Un peu d'argent
de poche, je n'en demande pas plus.
Et depuis, je fais ça.

J'allais sur la corniche,
mais les flics me l'ont interdit.
Ils m'ont dit : «Range tes paniers.
Sinon, on t'embarque».
Alors, je suis venu ici.

J'ai pas vendu de panier depuis 10 jours.
Tu viens juste de m'en acheter un.
Dimanche, il y avait beaucoup de monde ici,
pas de place pour s'asseoir.
Il y avait plus de monde autour
du jet d'eau que sur les bancs.
Et tous ceux qui étaient sur l'herbe,
ils avaient apporté à boire et à manger,
du café, du thé...
Je n'ai rien vendu.
Ils prennent le panier, le déforment,
et je passe des heures à l'arranger.
«Ça coûte combien ?
- 2000.
- Ah, c'est trop cher!»
Ils le remettent et ils s'en vont.
Il y en a une qui m'a dit:

«Tu m'en donnes trois pour 2000?»
Elle voulait trois paniers pour 2000 !
SILENCE



La vie est devenue vraiment dégueulasse.
Je te jure, l'autre jour,
j'étais assis comme ça, tout seul.
Je me disais : si j'allais en Palestine,
je ferais une opération kamikaze.
Je mettrais un sac comme ça
sur mon dos, comme un cartable.
Je parle l'hébreu, ils peuvent pas savoir
que je suis Arabe. Je parlerais en hébreu.
SILENCE



Un ami m'a dit : «Allez, viens !
- Où ça?
- Je t'ai trouvé un boulot de concierge
dans un immeuble.
- Très bien, on me donnera une chambre,
et j'aurai des pourboires.
J'ai été avec lui chez le propriétaire
qui habite l'immeuble.
Tous ses appartements sont loués.
Il m'a regardé et a dit :
«Quoi, tu m'amènes un vieux
qui va crever dans un mois ou deux ?»
Je l'ai regardé : «es-tu vraiment sûr
de t'endormir ce soir et de te réveiller demain?
Je peux très bien t'enterrer le premier».

Il a dit:

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? »

Je lui ai répondu:

« C'est comme ça !

T'as une assurance, un contrat avec ton Dieu ou quoi ? »

Deux jours plus tard,
en passant par là, j'ai vu un Syrien,
un jeune de vingt ans,
qui balayait l'entrée de l'immeuble.



SILENCE PUIS MUSIQUE

Les grandes lignes de sa vie, telles qu'il les a évoquées, se résument de la sorte : mariage, adultère, crime, prison libanaise ; puis, durant la guerre : prison israélienne, perte de sa famille ; enfin, après la guerre, problèmes d'insertion, échec dans la recherche d'un travail, en raison de son âge. Bien que son discours ne soit pas construit de manière linéaire, Abou Youssef maintient une certaine chronologie dans l'évocation des événements. Lors de l'interview, il a interrompu son discours à plusieurs reprises. Les silences ont ainsi joué un rôle de liaison entre les différentes parties de son discours autobiographique. L'interview a été filmée en plan-séquence, ce qui a contribué à préserver le rythme du discours, permettant ainsi une concordance entre le temps du récit et le temps cinématographique. Pour le filmer, j'étais assise à côté de lui, sur le banc. Je filmais en utilisant l'écran et non le viseur de la caméra afin de ne pas rompre notre interaction visuelle. En dégageant l'axe visuelle, la caméra n'était plus un obstacle entre nous. Selon les moments, il se retournait pour s'adresser directement à moi ou se concentrait sur le panier qu'il confectionnait en se parlant presque à lui-même.

Il ponctua son histoire personnelle de références historiques qui permettent de la situer dans un contexte général : sa sortie de prison sous le mandat du président Béchara Khoury en 1950, la mort de sa famille durant l'invasion israélienne à Saïda en 1982. Dans le cadre de son récit se superposent : le temps historique, de 1942 à 2002 ; mais aussi le temps de la narration qui correspond au temps cinématographique puisque l'interview a été filmée comme je l'ai déjà mentionné en plan-séquence.

L'emplacement duquel il s'adresse à la caméra est important car sa seule présence délimite son territoire. Il suffit qu'il occupe un banc du jardin pour que celui-ci lui soit réservé. Le territoire d'Abou Youssef n'est pas figé dans l'espace. Il dépend de son propre choix, mais est tributaire des conditions météorologiques. En temps de pluie, Abou Youssef s'installe sous les arbres, autour de la fontaine ; lorsqu'il fait beau, il choisit un banc à l'abri du soleil. Ainsi la définition du territoire est liée à son occupation par le protagoniste. Même si les paniers sont exposés sur les bords du banc, ces objets ne délimitent pas un espace. Lorsqu'Abou Youssef est absent, son territoire perd ses fonctions, il redevient un quelconque banc public.

Après le tournage, Abou Youssef disparut durant quelques temps. Des rumeurs circulaient à son propos. Je me lançai à sa poursuite et un jour je le croisai sur la corniche de Beyrouth. Il me raconta qu'il avait rencontré par hasard l'un de ses cousins éloignés qui est avocat. Ce dernier lui a proposé de récupérer pour lui l'immeuble à deux étages, situé à Saida, au bord de la mer. Abou Youssef n'avait pu reprendre l'immeuble laissé par sa famille, faute d'argent: il ne pouvait pas payer le coût des formalités. L'avocat lui a proposé d'effectuer les démarches nécessaires, puis de lui trouver un acquéreur qui achèterait l'immeuble pour 250 000 U.S dollars. Avec cet argent, il pourrait se rembourser des frais engagés et reverser la somme restante à Abou Youssef. Celui-ci comptait acheter un appartement du côté de Aramoun, au sud de Beyrouth, engager une femme de ménage et acheter une voiture afin de pouvoir voyager ; emporter son pique-nique et s'installer sous un arbre devant des paysages du Liban : Aley, Jiyé, etc. Il a promis à ses amis du jardin de les aider grâce à cet argent, surtout Nohad, la vendeuse de café, qui durant plusieurs années lui a offert à manger et à boire. Il voulait lui proposer de l'épouser. Même s'ils ont 30 ans d'écart, il lui offrirait une sécurité et ne la laisserait plus travailler. Si elle ne souhaitait pas l'épouser, il se proposait de payer la location de l'appartement qu'elle occupait. Abou Youssef raconta la même version de l'histoire aux occupants et aux employés du jardin puis disparut.

De l'autobiographie à la biographie

Après la disparition d'Abou Youssef, je me suis rendue au jardin afin de recueillir oralement les différentes versions autour de cet événement.

Le responsable du jardin : il est le seul à recevoir des appels téléphoniques réguliers d'Abou Youssef depuis la disparition de ce dernier : « Abou Youssef passe ses journées en cavale ; tous les jours il visite une région du Liban. Il s'est acheté un appartement à Choueifat, au sud de Beyrouth, ainsi qu'une voiture. Il a une femme de ménage qui vient deux heures par jour ; il est devenu un homme respectable ». Selon Nohad, la vendeuse de café : « Abou Youssef est un menteur. Il ne s'est pas enrichi. Certains des employés du jardin l'ont vu en train de faire les poubelles du côté de Verdun, pour récupérer des objets, les réparer puis les revendre. Oum Hassan l'a vu au jardin de la télévision. Il a inventé une histoire-bidon. D'ailleurs Jacqueline, mon amie, qui l'avait rencontré dans le temps dans le jardin de

Sanayeh et qui le connaissait de la prison, a dit qu'il n'avait pas fait de prison en Israël mais à Beyrouth. Il volait des voitures. Il ne faut pas croire ce qu'il raconte. Il m'a trompée. Je ne veux plus l'aider comme je le faisais auparavant. Et puis, j'ai entendu dire qu'il voulait m'épouser, mais tout ce qu'il raconte est faux ».

Le balayeur du jardin qui prenait régulièrement le thé avec Abou Youssef est employé par la municipalité. Il était affecté au jardin de Sanayeh, mais il a été transféré. Depuis, son travail est itinérant : il nettoie les endroits qu'on lui demande de nettoyer, il sillonne donc les rues de Beyrouth : « J'ai rencontré Abou Youssef, assis sur le banc d'un abribus à Verdun, à côté de la gendarmerie de Sayyar. Il fouillait la poubelle. Et puis je l'ai revu dans les rues de Hamra en train de faire les poubelles. Abou Youssef m'avait promis de faire arranger ma voiture dès qu'il serait riche, mais Abou Youssef n'est pas riche ».

Selon le gendarme, qui s'occupe de faire respecter les règlements du jardin : « Abou Youssef a disparu juste après avoir été filmé par toi. Il a raconté la même histoire à tout le monde dans le jardin. Mais, en fait, il est peut-être un espion à la solde d'Israël : il savait qu'il allait partir en mission pour quelque temps et, pour justifier son absence, il a inventé cette histoire. Une autre possibilité est liée au fait qu'il vole des voitures. Il a peut-être reçu un mandat d'arrêt et, sachant qu'il irait en prison, il a justifié sa disparition par cette histoire d'argent. Sa situation n'est pas claire ».

Et finalement, le surveillant des toilettes : « Abou Youssef a dit qu'il allait gagner beaucoup d'argent et il n'est plus revenu au jardin, peut-être que c'est vrai. Il a peur de revenir ici, craignant que les gens ne lui demandent de l'argent. Comme tous les riches, il veut garder son argent pour lui ».

Cinq mois plus tard, le jour de la fête du Fitr, Abou Youssef revint au Jardin, muni de ses paniers. Il me raconta que son occupation était maintenant un passe-temps : il a gardé l'un des appartements de l'immeuble de ses parents à Saida et vendu les autres. Il projette de s'acheter une voiture, une Renault Mégane, qu'il veut payer cash pour ne pas avoir de traite à régler tous les mois. Il passe pas mal de temps avec ses cousins de Saida qui, depuis qu'ils ont su qu'il s'est enrichi, se sont rapprochés de lui. Sa journée s'organise de la manière suivante : il passe la matinée dans les cafés des pêcheurs à Saida, ensuite il rentre chez lui préparer son repas. Il mange, se repose. L'après-midi, il va au cinéma. Avant d'y aller, il allume le chauffe-eau électrique. Il revoit les vieux films musicaux arabes. A son retour, il éteint le chauffe-eau car l'eau bout à 90 degrés. Il prend une douche, prépare son dîner et regarde la télévision. Il vient régulièrement à Beyrouth en bus. Il confectionne des paniers pour s'amuser et passe la journée sur la corniche, dans le jardin de Sanayeh ou le jardin de la télévision, pour revoir ses amis.

Il disparut de nouveau ; cette fois-ci sans laisser de trace.

J'ai souvent été à sa recherche. Et lorsque je pensais élucider un aspect de sa vie, il m'échappait de nouveau, m'introduisant ainsi au cœur du rythme d'une vie liée à la marginalité et à l'exclusion. Ses constantes apparitions et disparitions ponctuent l'enquête, le transformant en « fantôme » de Beyrouth. Disparaissant d'un endroit pour réapparaître quelque temps après dans un autre, projetant des

ombres et des lumières sur des aspects et des situations impalpables de la ville. A travers Abou Youssef, l'enquête sur Sanayeh se trouva connectée à Beyrouth, à ses espaces publics plus particulièrement, s'étendant par moments au-delà de la frontière libanaise sur ce que j'appellerai l'axe du sud jusqu'en Arabie Saoudite où il s'y rendait comme chauffeur de camion.

Je propose une cartographie narrative en fonction des récits évoqués par Abou Youssef et enrichis par les différentes versions autour de sa biographie, prenant comme point de départ son autobiographie telle qu'elle a été enregistrée.



Les rumeurs qui circulent viennent enrichir la carte et son étendue spatiale. A prime abord, les rumeurs sont insaisissables dans leur matérialité spatiale mais dans ce cas, elles ouvrent une perspective territoriale et expansionniste d'un certain Beyrouth. Nés au jardin de Sanayeh, ces rumeurs présentent de nouveaux ancrages territoriaux, dévoilent de nouvelles trajectoires, amplifient la mobilité d'un personnage errant. Contrairement aux fonctions habituelles des rumeurs², en essayant de donner du sens et des réponses à des arguments, elles échappent à toute logique, présentant des versions du monde qui ne permettent pas de recomposer une version unificatrice. Cette cartographie qui rend-compte autant du réel que de l'imaginaire nous permet de relire la ville en fonction de la géographie des différents récits.

²- Voir NASSIF TAR KOVACS Fadia, *Les rumeurs dans la guerre du Liban: les mots de la violence*, Paris, CNRS Éditions, "CNRS Sociologie", 1998.

Le garde de sécurité d'un immeuble délaissé, ayant souffert des combats, situé dans le quartier des grands hôtels à Beyrouth, est le 2^{ème} portrait choisi. Nous l'avons rencontré par hasard lors de nos pérégrinations en ville, Paola Yacoub et moi. Nous étions en train de tourner un film sur l'artiste, architecte et archéologue libanaise Paola Yacoub, intitulé *Paola Yacoub : portrait-robot*. Nous avons adopté la méthode exploratoire et nous sillonnions Beyrouth caméra à l'épaule, nous nous arrêtons dans des lieux de Beyrouth au gré des envies spontanées de l'artiste, des lieux qui avaient une signification particulière pour elle.

Nous avons évoqué le festival *Ayloul*, un festival d'art multidisciplinaire, que je dirigeai entre 1997 et 2001 et auquel Paola Yacoub avait participé avec Michel Lasserre lors de sa dernière édition en septembre 2001, avec une installation intitulée *El Manazer*, dans ce qui fut le restaurant « Le Grenier », une maison libanaise traditionnelle située dans le quartier des grands hôtels de Beyrouth. Nous nous sommes arrêtées à proximité de « Le Grenier » et nous regardions ces grands édifices délaissés en face. Surgit alors un monsieur, le garde de sécurité d'un des immeubles, qui vint à notre rencontre. Il nous entraîna à l'intérieur et Paola Yacoub entama une conversation avec lui. Le garde de sécurité proposa un portrait-historique de l'immeuble qu'il occupait.

Conversation entre Paola Yacoub et le garde de sécurité

- 1959

- L'immeuble a mon âge !

- vous avez beaucoup d'espace pour le garage aussi

- vous avez vu où ils ont creusé ?

Quand ils ont construit l'immeuble, ils ont insisté sur l'éclairage, mais quand les événements ont eu lieu tout le matériel a été volé,

Vous savez...

- Le Hezbollah est passé par ici, le mouvement Amal, les syriens

- Ils sont tous venus !

- Tous !

Ils n'ont rien laissé !

Même les cages des ascenseurs ont disparu

Il y a des dégâts électriques !!!



- *Mais dites-moi, des gens ont habité ici ? je veux dire, c'était occupé ?*
- Oui, c'était occupé.
- *Et ils ont fui ?*
- Khurafi est venu ici en l'année 1990. Les squatteurs ont reçu des indemnités. Le nouveau propriétaire a donné 50.000 dollars à chaque famille et ils ont décampé !
- Il était supposé rénover l'endroit.
Khurafi est riche.
Il a déjà investi à l'aéroport et dans des carrières de pierre partout au Liban.
Il n'a pas vraiment besoin de cet immeuble pour vivre

- *Il l'a donc abandonné ?*
- Oui il l'a laissé
Maintenant, il est mort il y a 4 mois.
Et ses enfants veulent vendre.
- *Oui*
- Pour cette raison nous recevons des visiteurs.
- Là, un étage plus haut, au premier étage nous avons une vue qui donne sur l'Hôtel Saint Georges.
- *Donc la vue est bloquée ?*
- Cet immeuble est en fait un hôtel.
Il doit être restauré lui aussi.
C'est dans ce secteur que Hariri est mort.
Si vous voulez je peux vous montrer.
La vue est belle d'en haut.
- *Oui ! Pourquoi pas ?*
- Venez



- Si l'autre immeuble n'existait pas soyez sûrs que notre immeuble serait déjà vendu.
Il bloque la vue.
Nous avons des visiteurs. Il y a même certains qui désirent acheter.
- *qu'est-ce qu'ils veulent acheter ? L'immeuble en entier ?*
- Ils pourraient acheter l'immeuble et en faire un hôtel.
- *Oui.*

Qu'est ce qui reste de la vue aujourd'hui :

Un tronçon de l'hôtel Saint Georges

- *Oui.*

Est-ce qu'ils pourraient acheter pour ce qui reste de la vue sur mer ?

De toute façon cet immeuble sera restauré

- *De quel immeuble parlez-vous ?*

- De celui-ci même ! C'était un hôtel à un moment donné.

- *Ah oui ! C'est plein de béton*

- *Oui. C'est en cet endroit que l'explosion du convoi de Hariri a eu lieu. Le mur a craqué, on l'a consolidé.*

- *Où a eu lieu l'explosion dans la rue ?*

- En face de l'immeuble.

Tout le bâtiment a reçu le choc.

Il devra être restauré plus tard et puis il y a ce terrain on pourrait y construire.

- *Oui, alors tout ceci sera fermé à la vue.*

- Nous voilà abandonnés dans un trou avec aucune autre entrée que celle que nous avons emprunté pour rentrer...

Durant la conversation surgit le 3^{ème} personnage, une dame sortie de la cabane d'un terrain vague encerclé par les immeubles en ruines. Elle s'appelle Fatmé. Munie d'un bâton qu'elle agite, elle se met à crier en s'adressant à nous. Ses propos sont incompréhensibles. Le gardien interrompt son discours lui adressant quelques paroles, puis poursuit sa conversation avec Paola Yacoub.

- Vous êtes folle? (s'adressant à Fatmé)

Oui il y a une folle qui vit dans ce terrain vague (s'adressant à Paola)

Tais-toi ! Tu es cinglée. (s'adressant à Fatmé)

- *Mais elle vous a entendu !*

- *Oui c'est une aliénée. Elle est anormale (s'adressant à Paola)*

Ils veulent te tuer. Te filmer et t'exécuter. Fatmé ! (s'adressant à Fatmé)

- *Ah non !*

- *Elle est folle. Elle est se parle à elle-même. (s'adressant à Paola)*

Ses enfants et son mari l'ont chassé.

Donc, je vous disais, le type ne veut pas vendre ce terrain...



Pourquoi croyez-vous qu'ils aient placé un agent de sécurité ici ?

- Est-ce qu'il est menacé ?

- Il y a des menaces.

- Ah ! Et puis la banque qui est là, elle a été endommagée par l'explosion ?

- Oui ! C'est ce qui explique la présence d'agents de sécurité, vous savez.

On ne peut rien voler dans ce bout de terrain ?

Nous nous assurons que personne ne s'y introduit et plante des explosifs ou un engin sur le toit.

-C'est donc pour la banque ?

-Oui. Pour la banque.

- Et alors pourquoi ils ne restaurent pas l'immeuble et le transforment en bloc d'appartements ?

- Ça dépend du futur acheteur.

Tout Beyrouth vend l'immobilier à la mesure traditionnelle de la coudée pas les mètres carrés.

Qui voudrait bien l'acheter ? Peut-être un groupe de trois ou quatre personnes qui s'uniraient pour acheter. C'est un bon investissement après tout.

En quatre ans, ils pourraient récupérer l'argent de la mise.



- C'est bien bâti !

- Oui. Et comme vous le voyez la construction est solide.

Du béton armé.

L'architecte est d'origine arménienne.

C'est ce que le concierge m'a dit.

Le propriétaire de l'immeuble avant Khurafi disait à l'ingénieur de mettre 4 sacs de ciment et 4 sacs de sable. En fait il en mettait 6.

6 sacs de ciment et 6 sacs de sable.

L'ingénieur disait ce n'est pas moi qui paie la facture mais le propriétaire, pourquoi ne pas avoir un immeuble plus solide ?

Et il engageait de nouveaux ouvriers.

Vous savez les arméniens sont une communauté qui s'entraide.

Et il construisit une solide bâtisse.

Tellement d'explosions et de bombardements et elle est toujours en place.

L'explosion de Hariri à elle seule aurait suffi.

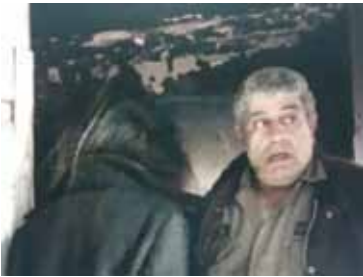
Vous vous imaginez : 4000 kg de TNT.
Mais non elle n'a pas bougé.



- Je ne savais pas que l'autre immeuble avait été endommagé par l'explosion.
- En tout cas celui-ci a été affecté.
- Je croyais que cela s'était produit avant l'explosion.
- C'était vide en tout cas,
mais pas à ce point.
- Non.
- Ce n'était pas comme ça.
Qu'est-ce que vous croyez ?
Tous ces murs sont des murs qui tombent.
Si jamais on les restaure...
Ils ne coûteront pas autant que celui-ci.
Celui-ci leur coûtera beaucoup plus.
- Oui, sûrement.
- Il coûtera beaucoup plus.
Voudriez-vous acheter dans ce secteur ?
Pour quelle raison ?
Pour la vue sur la mer,
profiter d'un bon café le matin face à la mer.
Ou bien vous pourriez y loger des bureaux.
Vous savez peut-être que les bureaux feraient l'affaire.
Mais l'acheteur s'il trouve ailleurs pourquoi achèterait-il ici ?
Je vous dis ce qui barre la vue pose problème.
Sans ce barrage visuel...



Je vous le dis, l'immeuble est valable.
Techniquement il est parfait.
Les salles de bain sont même dallées.
Regardez-moi cette céramique qui vient tout droit d'Italie.
Mais ils n'ont rien laissé !
Ils ont pris les chaises sanitaires, les dalles... tout !
Ils ont tout pris !
Même les câbles électriques !
Une horde de pilleurs !
Ils ont tout volé !
Les câbles électriques...
- *Même les câbles électriques !!*
- Tout, tout....



Regardez donc les boîtes électriques.
Elles ont toutes été volées !
Ça c'était les boîtes d'électricité de tout l'immeuble.
Ils n'ont rien laissé.
Regardez :il ne reste rien des câbles !
Je suis expert en électricité vous savez.

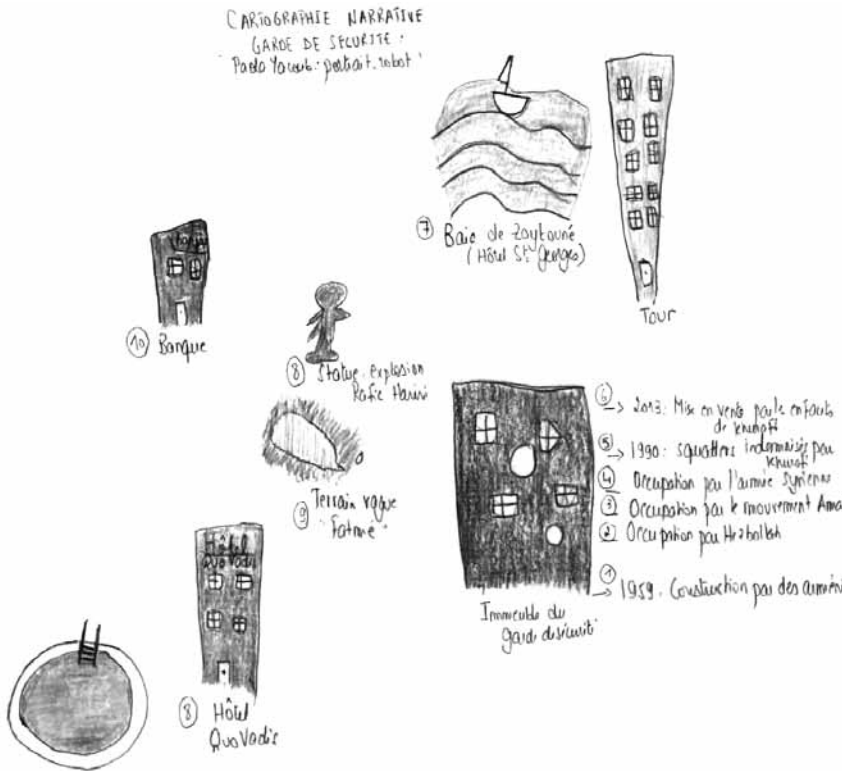
- *Oui, oui*
- Avec mon savoir-faire j'ai installé un peu de courant ici.
Là où je m'assois.
Il n'est pas possible de rester dans le noir.
N'est-ce pas ?
- *C'est terrible !...*

Vous savez dans les années 70 cela grouillait de monde...

Il n'y a pas eu de bombardements ici.
Rien ne s'est produit et rien ne risque de se produire.
Tous les combats ont eu lieu dans le centre-ville,
Sur la ligne de démarcation, à Burj et Ryad el Solh...

Le bâtiment d'en-face, Quo Vadis, était un hôtel important aussi.
Il y avait les chambres et un restaurant avec un jardin intérieur
Il ne veut pas vendre non plus.
Il possède cet endroit et un terrain à Hamra.
- Il attend que les prix montent...

Je propose une cartographie verticale de l'immeuble telle que présentée par le garde de sécurité.



Dessins : Clara SANTOS

Le personnage de Fatmé est apparu comme un intrus qui vient interrompre la construction du discours du garde de sécurité. Il vantait les qualités de l'immeuble, proposant une vision rêvée à partir du squelette de l'immeuble, telle une maquette visuelle présentant une possibilité du devenir de l'édifice à partir de sa genèse. L'apparition de Fatmé, un être dérangeant, ayant « perdu la tête » et délaissée par sa famille le perturbe au début. Il rentre en contact avec elle, la provoquant à travers des traits d'humour puis il poursuit son discours essayant d'étouffer les cris de la femme des ténèbres. Mais tout est joué. Fatmé nous ramène à la réalité et le discours du garde ne tient plus. Il essaie de poursuivre en donnant de plus

en plus de détails sur la construction et la robustesse de l'immeuble, mais le mal est fait. Beyrouth, sa mémoire et son histoire vécue ressortent et envahissent le discours, ne laissant plus de place au potentiel d'avenir et à la spéculation.

Ces portraits de personnes et de lieux qui viennent se superposer présentent des récits de vie et des histoires vécues auxquelles se greffent des récits et des histoires imaginées ou rêvées alliant la réalité à l'utopie.

Dans les 3 cas de figures proposés il s'agit de personnes liées à la marginalité.

Abou Youssef et le garde de sécurité rêvent de devenir riches par la vente d'immeubles et Fatmé n'a que son bâton pour se défendre et attiser ses peurs. Ses cris dissonants sont couverts par le discours commercial du garde de sécurité qui essaie de garder une linéarité.

Créer l'utopie à partir d'hétérotopies³

Les hétérotopies sont des « espaces autres », différents, qui existent et qui, de par leur existence, permettent de comprendre les lieux fonctionnels habituels. Ce sont des espaces ouverts, pénétrables mais qui peuvent aussi se refermer ce qui leur permet d'être isolés. Abou Youssef et le garde de sécurité s'adressent à nous à partir d'espaces considérés comme des hétérotopies, à savoir le jardin de Sanayeh et l'immeuble en ruines du quartier des grands hôtels. Leur discours et les récits autour de celui-ci nous introduisent dans une espèce d'utopie. Le terrain vague d'où est apparu Fatmé est plus problématique. Il se trouve dans une espèce de trou encerclé par de grands immeubles, gagné par une végétation sauvage et envahi de poubelle et de détrit. Est-ce une hétérotopie ? Oui dans le sens où il met en lumière le fonctionnement des immeubles environnants.

Le garde de sécurité enrichi son discours par des références extérieures. D'un côté il y a ce que lui a vécu et expérimenté, essentiellement au niveau du dépouillement complet de toutes les structures et accessoires de l'immeuble, et de l'autre ce que le gardien de l'immeuble lui avait raconté sur les débuts de la construction de l'immeuble et de l'ingénieur arménien. Muni d'un sens d'empathie, il essaie de se mettre à la place du futur acquéreur de l'immeuble et de ses besoins en présentant plusieurs cas de figures : immeuble de bureaux ou immeuble d'habitat, relevant l'importance de l'ouverture vers la mer. Il nous entraîne dans un monde des possibles, à travers des descriptions détaillées de ce que fut cet immeuble et de ce qu'il pourrait devenir. Abou Youssef, quant à lui, utilise les rumeurs comme une forme de catharsis vers des croyances fantasmées, à travers l'évolution de sa biographie et la manière dont il l'a impulsée, laissant aux autres personnages du jardin le soin de la compléter, alors que Fatmé, par sa seule présence, réveille les strates enfouies du vécu et de la mémoire. Elle représente une sorte d'excavation du passé ; elle relie la ville à son passé. Le fait qu'elle soit enfouie ainsi que ses cris nous ramènent aux blessures de Beyrouth. Nous sommes dans le vrai, le vécu, sur lequel aucun discours ne pourrait se greffer.

3- FOUCAULT Michel. « Des espaces autres » Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, in *Architecture, Mouvement, Continuité*, no 5 (1984): p. 46-49.

Les trois personnages sélectionnés proposent un discours dans lequel le réel et l'imaginaire s'entremêlent, afin de laisser une trace pour sortir de l'anonymat lié à la marginalité. Que ce soit à travers un portrait, un récit de vie, une micro-histoire, une autobiographie ou à un simple témoignage, ces personnages étaient face à une urgence : se raconter, se dire, s'approprier un lieu et un temps filmique pour ne pas disparaître.

En parlant d'Abou Youssef, Elias Khoury⁴ écrivait : « L'anthropologue-cinéaste n'aspire pas à connaître la vérité de cet homme, mais cherche à dévoiler son destin, car sa vérité réside dans son rapport au lieu. Il serait impossible de trouver cette vérité indépendamment de l'espace et tout aussi vain de chercher une vérité abstraite en se livrant à une enquête policière qui ne découvrirait que les apparences. »

Ainsi les relations de cause à effet et la notion de vérité peuvent porter préjudice au réel et le limiter en le séparant de l'imaginaire. Il arrive un moment dans le travail sur le réel où il n'est plus important de savoir si ce qui est dit est vrai ou pas ; peut-être devrait-on atteindre le rapport à l'existential, aux vérités humaines en dehors de l'obstacle de la vérité ; transcender la vérité pour ouvrir les fenêtres de l'existence d'un Beyrouth vagabond.

Bibliographie

- *Exploration filmique de Sanayeh, un quartier de Beyrouth*, préface d'Elias KHOURY.
- FOUCAULT Michel. « Des espaces autres », Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967, in *Architecture, Mouvement, Continuité*, no 5 (1984): p. 46-49.
- NASSIF TAR KOVACS Fadia. *Les rumeurs dans la guerre du Liban: les mots de la violence*, Paris, CNRS Éditions, "CNRS Sociologie", 1998.

⁴- *Exploration filmique de Sanayeh, un quartier de Beyrouth*, préface d'Elias KHOURY p. 8.

ABSTRACT | Starting from the filmed narrative of three characters: Abou Youssef, a homeless person, whom we find at day at the Sanayeh public garden, a Security person in charge of a crumbling building in the Grand Hotels' sector and Fatmeh, who squats in an abandoned property in the same sector, this article introduces us into the heartland of Beirut through the eyes of tramps and vagabonds. It is made up of narratives and counter narratives that are built on elements of reality but that, in fact, speak of another dimension of reality where truth is no longer an issue. The stories are set in spaces, linked to the city of Beirut and its extensions through narrative maps that are drawn from the stories told by the characters themselves but also related rumors and a series of follow-ups and superposed versions. Behind the camera we find, Pascale Féghali, a visual anthropologist and Paola Yacoub, an artist, architect and archeologist, who in the framework of their research in the city, question the divide between reality and the imagination. They recur to real characters constantly reinventing themselves, and in the process, recreating reality itself in the narratives.

KEYWORDS | Beirut – Social margin – Biography – Autobiography – Utopia – Cinema – Anthropology.

ملخص | من خلال السيرة الذاتية لثلاثة اشخاص يصورها الفيلم (أبو يوسف الذي يسكن في حديقة الصنائع، وحارس بناء مهشم في حي الفنادق الفخم وفاطمة المتواجدة في المكان نفسه) يُدخلنا هذا المقال الى قلب بيروت المتشردة المصنوعة من أحداث متنوعة نابعة من الواقع الضائع بين الحقيقة والخيال والمزروعة في أمكنة متعددة. الفصل في إظهار هؤلاء الأشخاص يعود الى عمل عالمة الانثروبولوجية والمخرجة باسكال فغالي والمهندسة وعالمة الآثار باولا يعقوب اللتان من خلال ابحاثهما وتجوأهما في المدينة، تساءلنا انطلاقا من القصص الحقيقية والمفبركة عن العلاقة بين الواقع والخيال.

كلمات مفتاحية | انثروبولوجيا – علم الآثار – السيرة الذاتية – سينما الواقع والخيال – بيروت المتشردة

NOTICE BIOGRAPHIQUE | Pascale Féghali est anthropologue et cinéaste. Enseignante à l'Institut des Études Scéniques et Audiovisuelles (IESAV) de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, chercheuse associée à l'Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain (IIAC) au CNRS en France et au Laboratoire d'Anthropologie Culturelle et Sociale (LACS) à l'Université de Lausanne, elle effectua sa formation avec l'ethnologue et cinéaste français, Jean Rouch, dont elle adopta la méthode de travail. Elle fonda le Festival Ayloul à Beyrouth, en 1997, qu'elle codirigea avec l'écrivain Elias Khoury jusqu'en 2001. Spécialiste du monde urbain, elle tourna une trentaine de films et publia des ouvrages et articles sur différentes villes : Beyrouth, Conakry, Athènes, Madrid, Nouadhibou et Nouakchott.